Tactiques adroites à droite

Quand l’extrême devient ordinaire



Lyrics & Prompt : Jeannot Scheer (2026)
Music & Vocals : SUNO AI (2026)
Booklet & Album « Ouvre-Feux » (à paraître)

[STROPHE 1]

Prenez une peur.
Pas trop grande au début.
Une inquiétude suffit,
un doute au fond des rues,
un avenir moins sûr,
un salaire qui s’effrite,
une colère sans nom
qui cherche où prendre racine.

Donnez-lui un visage.

L’étranger fera l’affaire.
Ou le pauvre.
Ou l’élite.
Ou celui qui ne prie pas,
ne pense pas,
ne parle pas
comme il faudrait.

Il faut toujours quelqu’un
pour porter la faute des autres.

Puis simplifiez.

Un problème, un coupable.
Une question, une réponse.
Une frontière, une solution.

Le monde est compliqué ?
Rendez-le plat.

Analyse de lecture suivie

La vérité hésite ?
Parlez plus fort.

Un chiffre, tordu.
Un graphique, coupé avant la chute.
Un micro tendu
à la colère plutôt qu'à la preuve.

Ça prend trois secondes.

Ça peut tenir un mandat.

[REFRAIN]

C'est adroit,
très adroit :

faire peur
et appeler cela protéger,

désigner
et appeler cela expliquer,

répéter
et appeler cela prouver,

mentir assez longtemps
pour que le mensonge
ait l'air d'une opinion.

[STROPHE 2]

Après la peur,
servez le souvenir.

Pas le vrai.

Celui qu'on repeint.

Un pays d'avant,
propre dans sa mémoire,
uni dans les photographies,
sans conflits, sans fractures,
sans ceux qu'on préfère oublier.

C'était mieux avant.

Phrase courte.
Mémoire courte.

Et surtout,
ne dites jamais
de quel avant il s'agit.

Promettez le retour.

Les lendemains sont incertains.
Hier possède un avantage :

il n’a plus besoin d’exister
pour sembler parfait.

Puis dites :

Nous seuls vous entendons.

Nous contre eux.
Le peuple contre les juges,
les journalistes,
les professeurs,
les experts,
les chercheurs,
les institutions
chaque fois qu’elles dérangent.

Et quand un fait résiste,

changez de fait.

Quand le réel contredit,

changez de réalité.

À chacun sa vérité.

Et bientôt
nul ne sait plus
où commence le mensonge,

puisqu’on lui a donné
le même fauteuil
qu’à la preuve.

[REFRAIN]

C’est adroit,
très adroit :

faire peur
et appeler cela protéger,

désigner
et appeler cela expliquer,

répéter
et appeler cela prouver,

mentir assez longtemps
pour que le mensonge
ait l’air d’une opinion.

[STROPHE 3]

Mais le plus habile
n’est peut-être pas là.

Il commence
quand ceux qui juraient hier
de ne jamais parler ainsi

empruntent un mot.

Puis deux.

Puis une formule.

Juste pour ne pas perdre
quelques voix.

Ils disent :

Nous n’allons pas aussi loin.

Pas encore.

Ils reprennent la peur
mais adoucissent le ton.

Ils gardent le soupçon
mais enlèvent l’insulte.

Ils déplacent la frontière
d’un pas,

puis d’un autre,

jusqu’au jour où l’extrême
n’a plus besoin d’avancer :

le centre vient à sa rencontre.

Ce qui hier scandalisait
devient débat,

ce qui semblait impossible
devient proposition,

ce qui se disait à voix basse
entre tranquillement
dans les studios.

La victoire d’une idée
commence parfois ainsi :

non quand tout le monde y croit,

mais quand plus personne
ne s’étonne de l’entendre.

[STROPHE 4]

Alors revenons
à ce qui prend du temps.

Un professeur reprend
le chiffre qu’on a tordu.

Une classe apprend
qu’une source n’est pas une preuve
parce qu’elle clignote sur un écran.

Un journaliste remonte
jusqu’à la phrase entière.

Un chercheur répond :

Je ne sais pas encore.

Et ce doute-là
vaut parfois davantage
que cent certitudes criées.

Un maire ouvre ses comptes.

Un élu explique
ce qui ne tient pas
dans trois mots.

Un voisin frappe à une porte
avant qu’un écran lui apprenne
à détester celui qui vit derrière.

On se parle.

Cela semble peu.
C’est immense.

La haine travaille vite.
La confiance travaille longtemps.

La peur désigne.

La démocratie discute.

Le slogan tranche.

La pensée distingue.

Le mensonge court.

La vérité, souvent,
arrive à pied.

[PONT]

Il ne suffit pas
de crier plus fort
que ceux qui crient.

Il ne suffit pas
d'avoir raison
si personne n'entend pourquoi.

Il faut expliquer.
Vérifier.
Revenir.
Corriger.

Admettre parfois :

je me suis trompé.

Des mots que le démagogue
prononce rarement,

parce qu'ils ouvrent une porte
là où il
préfère bâtir un mur.

[STROPHE 5]

À la peur :
la rencontre.

Au bouc émissaire :
un visage.

Au slogan :
une question de plus.

Au chiffre truqué :
le chiffre entier.

Au passé rêvé :
la mémoire.

Aux vérités parallèles :
ce réel têtu
qui ne vote pour personne.

Et contre ceux
qui disent la démocratie faible
parce qu'elle doute,

rappelons que son doute
est peut-être
sa plus grande force :

elle accepte la question
sans tuer celui qui la pose.

[CODA]

Le piège ne disparaît pas
parce qu'on l'a nommé.

Le masque repoussera.

La peur trouvera
un autre visage.

Le mensonge changera
de costume.

Alors recommencer.

Lire.
Comparer.
Demander.

Qui parle ?

De quoi ?

Avec quelles preuves ?

Et surtout :

à qui profite ma peur ?

Car les tactiques
les plus adroites à droite
ne gagnent pas toujours
quand on leur répond.

Elles gagnent surtout

quand on cesse
de regarder
comment elles fonctionnent.

(octobre 2026)

Analyse de
« Tactiques adroites à droite»
Quand l'extrême devient ordinaire

Le titre repose sur un jeu de mots qui pourrait sembler léger si le texte qui le suit ne s'appliquait justement à en démontrer la gravité. « Adroites » désigne ici moins une orientation politique qu'une habileté : celle de techniques capables de transformer une inquiétude en peur, une peur en soupçon, un soupçon en cible, puis une cible en argument politique.

Le sous-titre, *Quand l'extrême devient ordinaire*, précise immédiatement l'enjeu. Le poème ne s'intéresse pas seulement aux discours extrêmes déjà identifiables comme tels. Il observe surtout leur processus de banalisation : la manière dont certaines formules, certains réflexes et certaines simplifications passent progressivement de la marge au débat commun.

Une recette plutôt qu'un réquisitoire

La première partie adopte la forme d'un mode d'emploi :

« Prenez une peur. »

Le choix de l'impératif est essentiel. Il ne s'agit pas d'abord de condamner, mais de montrer comment le procédé fonctionne. Le texte prend presque la forme d'une recette :

« Donnez-lui un visage. »
« Puis simplifiez. »

Cette stratégie évite l'abstraction. La manipulation devient une mécanique visible. On voit comment une inquiétude sociale peut être réduite à une chaîne artificiellement simple :

« Un problème, un coupable.
Une question, une réponse.
Une frontière, une solution. »

Le parallélisme dit à lui seul le réductionnisme dénoncé. À la complexité du réel répond une syntaxe volontairement rudimentaire.

Le vers :

« Le monde est compliqué ?
Rendez-le plat. »

résume peut-être à lui seul une grande partie du poème. Le populisme y apparaît moins comme une doctrine que comme une méthode de réduction.

Une vérité transformée en concurrence d'opinions

Le texte insiste ensuite sur un mécanisme devenu central dans les discours contemporains : non plus seulement nier les faits, mais les placer au même niveau que les affirmations qui les contredisent.

« Et bientôt
nul ne sait plus
où commence le mensonge,

puisqu'on lui a donné
le même fauteuil
qu'à la preuve. »

L'image du fauteuil est simple mais efficace. Le mensonge n'a même plus besoin de vaincre la preuve ; il lui suffit d'obtenir avec elle une égalité de statut.

Le poème ne condamne donc pas seulement la fausse information. Il montre le brouillage des catégories qui rend possible sa circulation.

Le passé comme marchandise

La deuxième partie s'attarde sur une autre tactique : l'exploitation d'un passé reconstruit.

« C'était mieux avant.

Phrase courte.
Mémoire courte. »

Le rapprochement produit une forme d'ironie sèche. Le passé évoqué n'est pas le passé historique, mais un passé sélectionné, nettoyé, débarrassé de ses contradictions.

D'où cette formulation particulièrement juste :

« il n'a plus besoin d'exister
pour sembler parfait. »

La nostalgie devient alors un outil politique parce que le passé imaginaire présente un avantage décisif : il ne peut plus contredire celui qui l'invente.

Le véritable centre du poème : le glissement

La troisième partie constitue le pivot du texte.

Le danger n'y vient plus seulement des discours extrêmes eux-mêmes, mais de ceux qui commencent à les reprendre :

« empruntent un mot.

Puis deux.

Puis une formule. »

Le procédé poétique épouse ici le procédé politique. La contamination se fait presque imperceptiblement, par petites unités.

Le texte ne décrit pas une conversion brutale, mais une série de déplacements :

« Ils reprennent la peur
mais adoucissent le ton.

Ils gardent le soupçon
mais enlèvent l'insulte. »

L'idée centrale apparaît quelques vers plus loin :

« jusqu'au jour où l'extrême
n'a plus besoin d'avancer :

le centre vient à sa rencontre. »

C'est probablement la formulation la plus nettement politique du poème. Elle décrit moins la victoire directe d'un courant extrême que la modification progressive de ce qui est considéré comme dicible, acceptable ou normal.

La conclusion de cette partie pousse encore l'idée plus loin :

« La victoire d'une idée
commence parfois ainsi :

non quand tout le monde y croit,

mais quand plus personne
ne s'étonne de l'entendre. »

Le texte quitte alors la simple dénonciation des idées pour examiner leur normalisation.

À la vitesse du slogan répond la lenteur de la démocratie

La quatrième partie change de direction. Après avoir montré la mécanique, le poème propose ce qui peut lui résister.

Mais la réponse n'est pas un contre-slogan.

Elle passe par des gestes ordinaires :

un professeur vérifie un chiffre,
un journaliste revient à la phrase complète,
un chercheur accepte de dire « Je ne sais pas encore »,
un maire ouvre ses comptes,
un voisin frappe à une porte.

La résistance démocratique est ainsi définie par la lenteur.

Le contraste est formulé explicitement :

« La haine travaille vite.
La confiance travaille longtemps. »

Puis vient une série presque aphoristique :

« La peur désigne.
La démocratie discute.

Le slogan tranche.
La pensée distingue.

Le mensonge court.

La vérité, souvent,
arrive à pied. »

Ces oppositions ne prétendent pas fournir une solution miraculeuse. Elles disent au contraire que les moyens démocratiques sont souvent moins spectaculaires, plus lents et plus exigeants.

La vérité « arrive à pied » : elle n'a pas la vitesse du slogan.

Le doute comme force

Le pont introduit une idée importante :

« Il ne suffit pas
d'avoir raison
si personne n'entend pourquoi. »

Le texte refuse ainsi une autre facilité : croire qu'il suffirait d'opposer des faits aux mensonges pour que les faits l'emportent automatiquement.

La démocratie exige aussi une capacité d'explication, de pédagogie et même de révision.

Le vers :

« je me suis trompé. »

devient presque un programme politique à lui seul.

Le démagogue est celui qui ne peut guère se permettre cette phrase, parce que toute sa posture repose sur la certitude.

À l'inverse, le poème revendique finalement le doute :

« son doute
est peut-être
sa plus grande force »

et conclut cette idée par une formule volontairement dure :

« elle accepte la question
sans tuer celui qui la pose. »

La démocratie n'est donc pas définie comme un régime qui posséderait toujours la vérité, mais comme un système capable de maintenir ouverte la possibilité de la question.

Une coda qui refuse la victoire facile

La fin du poème évite délibérément le triomphalisme.

« Le piège ne disparaît pas
parce qu'on l'a nommé. »

Aucun masque n'est définitivement arraché.

La peur changera de visage, le mensonge de costume.

La vigilance démocratique devient donc répétitive :

« Lire.
Comparer.
Demander. »

Puis viennent trois questions simples :

« Qui parle ?

De quoi ?

Avec quelles preuves ? »

Mais la quatrième déplace tout :

« à qui profite ma peur ? »

Le lecteur n'est plus seulement invité à examiner celui qui parle. Il doit aussi examiner ce que le discours produit en lui.

La peur cesse ainsi d'être uniquement un sentiment subi ; elle devient un objet de réflexion.

La version musicale : une dissertation qui assume enfin son nom

La mise en musique retenue choisit avec raison de ne pas transformer ce texte en chanson traditionnelle.

La majeure partie demeure parlée ou parlée-chantée. La voix masculine reste grave, posée, presque analytique. Cette retenue est importante : un texte qui dénonce les mécanismes de la surenchère aurait été contradictoire s'il avait lui-même adopté une interprétation constamment emphatique.

Le refrain, en revanche, devient véritablement chanté :

« C'est adroit,
très adroit… »

Ce changement de registre lui donne la fonction d'un point de condensation. Le raisonnement se développe dans la parole ; le refrain en extrait la formule mémorable.

La version musicale utilise aussi efficacement les silences et les ralentissements. Les nombreuses micro-corrections de ponctuation introduites dans la version destinée à Suno ne modifient pas le poème : elles fonctionnent plutôt comme des indications de partition. Elles obligent l'interprète artificiel à respecter les articulations syntaxiques, à ne pas avaler certains parallélismes et à laisser respirer les phrases qui doivent porter.

La série :

« Un problème, un coupable.
Une question, une réponse.
Une frontière, une solution. »

gagne ainsi à l'oral une dimension presque martelée. Elle imite momentanément la rhétorique qu'elle démonte.

À l'autre extrémité du texte, la coda ralentit. Les questions sont séparées, laissant apparaître progressivement la dernière :

« à qui profite ma peur ? »

La musique ne cherche pas ensuite à fournir une conclusion héroïque. Elle accompagne plutôt la vigilance finale.

Cette retenue constitue sans doute le choix le plus cohérent avec le propos du texte.

En conclusion

Tactiques adroites à droite appartient clairement à la famille des « dissertations chantées », mais en pousse assez loin la logique.

Le texte expose d'abord une mécanique, puis l'observe se banaliser, avant d'examiner les moyens de lui résister.

Sa réponse n'est pas spectaculaire :

lire, comparer, vérifier, expliquer, rencontrer, douter.

Autrement dit, opposer aux raccourcis non pas un autre raccourci, mais le travail plus lent du réel.

Et le dernier avertissement reste volontairement ouvert.

Les tactiques décrites ne cessent pas d'exister lorsqu'on les reconnaît.

Elles deviennent simplement un peu moins adroites dès lors qu'on recommence à regarder comment elles fonctionnent.

Phil Sarca